

INFLUENCE DE LA CHINE POPULAIRE SUR LES PEUPLES DE L'ASIE DU SUD-EST

R. P. GOLFIN, O. P.

LES REFLEXIONS QUI SUIVENT SONT LE FRUIT D'UN RECENT VOYAGE dans quelques-uns des pays de l'Asie du Sud-Est. C'est dire tout de suite qu'elles n'ont rien de proprement scientifique, au sens moderne du terme. Il faut plutôt les considérer comme un effort pour rendre raison d'une *impression d'ensemble*, profondément éprouvée au cours de ce voyage et confrontée avec les avis de personnalités diverses dans de nombreuses conversations. Cette impression, évidemment, n'est pas originale: l'influence de la Chine continentale dans l'Asie sud-orientale est un *fait indéniable*, reconnu de tous, inscrit dans la géographie et l'histoire. Il suffit de regarder sur une carte cette sorte de Méditerranée que constitue la Mer de Chine méridionale pour voir que l'immense continent fait partie de cette région asiatique par son littoral côtier depuis Hainan jusqu'à Amoy. Il suffit de penser aux communautés chinoises établies dans les pays du Nan-Yang pour percevoir du premier coup la présence, que certains jugent inquiétante, de la Chine et au coeur même de ces pays.

C'est d'ailleurs à ces communautés que l'on pense immédiatement lorsqu'on parle de l'influence chinoise en Asie du Sud-Est. Il est bien vrai qu'elles posent aux pays, devenus des Etats indépendants, des problèmes délicats, à cause de leur dynamisme, du pouvoir économique qu'elles détiennent, de la civilisation évoluée qu'elles représentent et de leur fidélité à cette civilisation. Dans une étude remarquable, M. P. Devillers note justement que, parmi ces jeunes Etats, certains ne pourront se maintenir que s'ils arrivent à faire vivre ensemble—et non pas seulement coexister—les divers groupes nationaux dont ils se composent.¹ Cependant, et, de soi, l'intégration des Chinois n'est pas une tâche impossible si elle est comprise et réalisée dans le respect de leur culture.

¹ "The Impact of China on Southeast Asia and the Pacific Region," dans l'ouvrage collectif "South Asia Pacific Crisis," National Development and the World Community, edited by Margaret Grant, Dodd, Mead and Company, New York, 1964, pp. 136-159.

Réussie, une telle intégration comporterait de bénéfiques de tous ordres, et pour les pays eux-mêmes, et pour l'Asie dans son ensemble, et pour la Chine continentale.

Il nous est apparu, pourtant, que le problème de l'influence de la Chine tenait plus à son rayonnement inévitable qu'au phénomène de la Diaspora chinoise: celui-ci augmente ce rayonnement, il ne le crée pas. Dans les circonstances actuelles, en tout cas, l'influence du continent chinois est lié à la fois à l'accession de la Chine à la dignité de *grande puissance moderne* et au *caractère particulier de son marxisme*. Certes; la situation est si complexe que l'on ne peut pas la réduire sans plus à ces deux facteurs. Il nous semble, toutefois, qu'ils expliquent quelque chose de cette situation. De toute manière, il s'agit ici du point de vue d'un Européen et c'est comme tel que nous le présentons.

I

UNE GRANDE PUISSANCE MODERNE

1. Un premier aspect de cette accession de la Chine à l'état de grande puissance s'impose avant tout autre. Il est du domaine de l'économie: dans un avenir plus ou moins lointain, la Chine est appelée à devenir *une des grandes économies dominantes du monde*, à l'égal des Etats-Unis et de la Russie soviétique. La nature de son régime politique n'est pas ici en cause car cette vocation se fonde sur deux facteurs permanents: les *richesses naturelles* du continent, qui commencent à peine à être inventoriées, et la *qualité du peuple chinois*, sur laquelle il est inutile d'insister. Certes, un Pouvoir socialiste est plutôt un obstacle au développement économique, surtout après une Révolution de l'ampleur de celle qu'a connue la Chine et qui demande du temps pour se voir complètement assimilée. Lorsqu'il procure ce développement, c'est toujours au prix de sacrifices très lourds, de gaspillages énormes et d'erreurs, sinon de folies, qui grèvent l'avenir. Mais enfin, si les conditions naturelles et humaines le permettent, comme c'est le cas pour la Chine ce développement se produira parce que la réalité l'emporte toujours sur les idéologies.²

Une économie est dite dominante lorsqu'elle exerce sur les autres économies qui l'entourent plus d'influence qu'elle n'en

² Nous empruntons l'essentiel des réflexions sur l'économie dominante à l'ouvrage de M. François Perrous. "L'Europe sans rivages", P.U.F., Paris, 1954, en particulier les pages 87 à 98.

reçoit de celles-ci. De ce fait, elle tend à transformer cet environnement à son propre avantage sans que ce dernier, plus faible qu'elle, puisse lui rendre la pareille. Pour être ainsi dominante, une économie doit présenter tout un ensemble d'éléments structures que l'on peut réduire à trois principaux : l'élément de la dimension, l'élément relatif au pouvoir de négociation, l'élément, enfin, qui concerne la nature des activités exercées. Or, la Chine est bien placée pour réaliser une synthèse harmonieuse de ces trois facteurs.

La dimension, pour l'économie chinoise, lui est naturelle à cause de l'importance considérable de son marché intérieur et des potentialités énormes que ce marché ouvre aux divers secteurs d'une économie moderne. Déjà se dessinent les grandeurs relatives, qui, intégrées, constituent la grandeur de son économie nationale. Le flux des investissements intérieurs est plus élevé que le flux d'exportation ; le coefficient des importations est plus faible que le coefficient d'exportation, les régions industrielles de Shanghai et de la Mandchourie sont des complexes de grande taille, etc. Evidemment, ces orientations s'expliquent actuellement par la pauvreté du pays et la politique de stricte économie qui en est la conséquence : elles ne signifient pas une expansion et encore moins un développement. Mais elles sont de nature à entraîner peu à peu une *auto-suffisance*, consciemment recherchée par le gouvernement et qui, une fois atteinte pour l'essentiel, sera la base sûre d'une action vers l'extérieur. En d'autres termes, la Chine ne s'ouvrira largement au commerce international que lorsque sa situation économique intérieure lui permettra d'avoir sur le marché une position dominante. Ce qui lui sera alors d'autant plus facile que les économies environnantes ne peuvent pas prétendre à sa taille et ne possèdent ni le capital humain ni la haute civilisation dont elle tire tant de gloire. Pour l'instant, elle s'efforce d'établir le *fondement* de sa puissance économique et il serait imprudent de croire que sa politique économique n'est qu'échecs et folies.³

L'élément "pouvoir de négociation" n'est pas autre chose que la capacité, pour l'économie dominante, de plier ses partenaires à

³ On ne peut pas juger de l'économie chinoise et de son état comme on jugerait d'une économie de type occidental. Certes, le gouvernement de Pékin commet de nombreuses erreurs, mais il demande pourtant que, dans l'application des décisions supérieures, on fasse preuve de réalisme. Nous croyons pour notre part, que l'économie chinoise est en pleine évolution et qu'elle passe *lentement* de son état technique arriéré à un état plus moderne. Ce n'est pas seulement la pauvreté du pays qui explique l'accent mis sur la semi-mécanisation (amélioration des outils traditionnels), mais la volonté de ne pas faire passer sans transition d'un niveau technique savant mais non évolué à un niveau caractérisé par la pleine mécanisation.

sa stratégie économique propre. Sur le marché, cette capacité dépend de facteurs économiques, la qualité et le prix des produits par exemple, mais aussi, des appuis que l'économie trouve auprès de l'Etat et qui jouent surtout mais non exclusivement en dehors du marché. Il faut compter, de plus, sur la qualité des hommes, experts, économistes, industriels, etc., qui ont à mener les négociations. Si l'on excepte la qualité des produits qui laisse encore à désirer, la Chine peut compter sur les autres facteurs, en particulier sur son sens du commerce, sur l'intelligence, la souplesse et la ténacité des dirigeants de l'économie et de la politique. Pour s'en convaincre, il suffit de penser à la prudence et à la continuité de la politique étrangère chinoise que certains spécialistes n'hésitent pas à opposer aux avancées et aux reculs de la politique intérieure.

Enfin, le gouvernement de Pèkin est conscient de l'importance de la nature des activités économiques dans la lutte pour les marchés mondiaux. L'effort actuel qu'il déploie dans le but d'élever la qualité de ses produits au niveau de la qualité mondiale, d'augmenter leur diversité, d'abaisser les prix de revient, d'atteindre une plus grande productivité du travail, montre sa volonté en ce domaine.

2. Certes, la Chine se débat encore au milieu de difficultés économiques nombreuses qui tiennent à l'ampleur de la tâche et au système socialiste que l'on veut imposer de force à un peuple de paysans profondément réfractaire à l'emprise totale de l'Etat. Mais ce serait manquer de réalisme que d'ignorer le changement irréversible que vit l'ancienne Chine et surtout dans les jeunes générations. Un tel changement n'est pas facile à apprécier. A notre sens, il se manifeste principalement dans la conscience de l'unité de la Chine, non plus comme civilisation seulement, mais comme Etat moderne, et dans *l'évolution* que connaît cette civilisation agricole vers des formes modernes, évolution qui n'en est encore qu'à ses débuts.

Par ailleurs, les dirigeants chinois ne font pas mystère de leurs intentions en ce qui concerne l'Asie du Sud-Est et qu'ils concrétisent dans des faits significatifs. C'est ainsi qu'ils sont en train de doter le pays d'une flotte marchande, composée surtout de vaisseaux de 10,000 tonnes, et adaptée à la navigation dans la Mer de Chine méridionale et dans les mers plus froides du Nord. Lorsque cette flotte apparaîtra, une situation nouvelle sera créée en Asie du Sud-Est tout spécialement. Et elle trouvera dans les commerçants

chinois des nations avoisinantes les partenaires tout indiqués pour le dialogue commercial.

Il serait alors fort étonnant que de semblables perspectives n'entrent pas déjà dans les calculs des hommes d'affaires, témoignant ainsi d'une influence de la Chine qui ne peut que se développer à travers les alés divers de la vie. Tout commence par le commerce, dans le monde des relations internationales, et celui-ci triomphe des obstacles idéologiques les plus apparemment insurmontables.⁴

3. Ces vues prospectives se trouvent encore renforcées par le deuxième aspect de l'accession de la Chine à l'état de grande puissance, nous voulons dire l'*armement atomique*. Que la Chine ait pu, et dans un temps relativement court, du principe de cet armement prouve d'abord la qualité et la valeur de ses savants et de ses techniciens. Mais le fait a une signification politique capitale et à laquelle on ne pense guère. La possession de l'arme atomique et thermo-nucléaire n'a pas pour but son utilisation militaire, bien au contraire. Elle fait entrer dans une conception nouvelle des relations politiques que l'on peut schématiser de la manière suivante.

D'une part, le système traditionnel des alliances ne peut plus fonctionner. Au niveau des problèmes susceptibles d'entraîner l'emploi de la force nouvelle, chacun des Etats se retrouve pratiquement seul. Autrement dit, à ce niveau *l'intérêt national* — et même étroitement compris — commande, comme on peut le voir dans le cas de la guerre du Viet-Nam. Les idéologies entrent pour quelque chose dans la définition de cet intérêt, mais elles ne le déterminent pas et elles peuvent même en arriver à s'effacer devant ce qui est requis par la géographie, l'histoire et les circonstances du moment. Concrètement cela signifie que la Chine ne risquera pas sa destruction pour sauver un pays idéologiquement allié ou pour contraindre un pays à se situer dans son orbite. Le risque majeur ne peut être pris que lorsque les intérêts chinois sont directement et gravement engagés, de telle sorte que l'Etat n'ait d'autre perspective que la perte de son indépendance ou sa destruction.

⁴ Une dépêche AFP de Tokyo en date du 27 Juillet 1965 annonce que le gouvernement japonais pourrait revenir sur sa décision de ne pas accorder à la Chine des crédits à long terme. Pour leur part, les industriels japonais souhaitent accroître leur commerce avec la Chine. Celui-ci doit atteindre cette année 450 millions de dollars contre 340 l'an dernier.

D'autre part, les Etats détenteurs de la force moderne à égalité relative acceptent *tacitement* une règle de conduite que l'on pourrait appeler "règle de la zone d'influence". La puissance atomique, en effet, peut se permettre de définir un périmètre qu'elle considère comme relevant de son influence et que les autres Puissances reconnaissent en fait sans l'avouer au grand jour. Des hégémonies partielles se constituent de cette manière, que l'adversaire essaiera bien de combattre mais, indirectement, par le commerce et la diplomatie, non par des moyens violents. C'est là, au fond, le véritable champ d'application de la force atomique, champ plus politique que militaire et dont les relations entre la Russie et les Etats-Unis nous fournissent l'exemple le plus clair. On peut alors penser qu'une fois dotée de l'armement moderne, la Chine considèrera l'ensemble de l'Asie du Sud-Est comme sa zone d'influence propre qu'à ce moment les Grandes Puissances ne pourront que respecter. Lié aux possibilités économiques dont nous avons parlé, ce fait achèvera de circonscrire l'aire de l'hégémonie chinoise *réelle*. Un historien anglais du Japon moderne a pu écrire dernièrement que, dans l'histoire de l'Asie, le Japon apparaîtra un jour comme une immense parenthèse entre deux grandes époques de la domination chinoise.⁵ Ce jugement, à notre sens, est lucide.

4. Encore une fois, ces considérations intéressent le future et il est impossible de prévoir l'époque de leur réalisation. Mais dans la mesure où elles correspondent à un devenir en train de s'élaborer lentement et à travers mille obstacles divers, elles font ressortir les *raisons profondes* et qui sont *politiques* du rayonnement de la Chine continentale. Si l'on dépasse le langage que tiennent les dirigeants chinois pour se faire une idée des réalités auxquelles il se réfère, on voit apparaître un Grand Projet mondial dont le point d'impact immédiat est l'Asie du Sud-Est. Ce Grand Projet ne comporte aucune conquête militaire d'une certaine importance, mais mais précisément une conquête par l'attrait et la puissance d'un Etat sans lequel rien ne pourra être fait dans cette partie du monde.

Il faudrait que les gouvernements et les hommes d'affaires préfèrent l'aveuglement systématique au réalisme des faits pour ignorer cet avenir et refuser dès aujourd'hui d'en tenir compte.

⁵ "Même aujourd'hui, trop de Japonais ne prennent pas la Chine très au sérieux. Pourtant, dans deux siècles, l'histoire de l'Extrême-Orient apparaîtra peut-être en gros, avec une simple interruption d'une centaine d'années comme celle de la suprématie chinoise. Envisagée sous cet angle, l'ascension du Japon ne constituera guère qu'un épisode intéressant, mais mineur", Histoire du Japon moderne, par Richard Storry, Paris, A. Fayard, 1963, p. 267.

Car alors, les uns et les autres risqueraient de se voir débordés un jour par l'autre voie d'influence que la Chine possède, cette fois su les peuples l'originalité de son marxisme.

II

LE MARXISME CHINOIS

1. Ce que l'Eglise catholique n'a pas pu réussir jusqu'ici, le marxisme y est arrivé. Quelque chose d'occidental est entré en Chine, y a été adopté, s'est transformé par assimilation, est devenu une manière de voir, de penser et d'agir à la fois nouvelle, c'est-à-dire moderne et typiquement chinoise. Il n'est pas dans notre propos de détailler les caractères originaux de ce marxisme chinois, mais simplement de mettre en lumière ceux d'entre eux qui sont susceptibles de rencontrer des échos favorables dans les peuples asiatiques. Ils peuvent se réduire à deux principaux, du moins nous le semble-t-il : le marxisme chinois se veut *asiatique* et, à sa manière, il *se fonde sur l'homme* plus que sur la technique.

2. Dire que le marxisme chinois se veut *asiatique* recouvre un certain nombre de choses.

Et d'abord, il se présente comme *le défenseur des civilisations qui ont fleuri sur le continent asiatique* en face des civilisations occidentales. Celles-ci, par la domination coloniale ou semi-coloniale ont entravé le développement normal des premières et n'ont pu d'ailleurs s'édifier que par l'exploitation des richesses naturelles et humaines de l'Asie. Le phénomène impérialiste est donc la raison et la cause du retard des peuples asiatiques sur l'Occident. Cette idée de base a été maintes fois exprimée par les dirigeants chinois, surtout depuis 1949. Nous ne citerons ici qu'un texte extrait du discours d'ouverture du Président Liu Shao-qu à la réunion de la Fédération syndicale mondiale qui a eu lieu à Pékin en novembre 1949 :

Autrefois, les peuples d'Asie et d'Australasie ont pu édifier leur vie et leur culture dans le bonheur et la beauté, conformément à leur propre volonté. Mais malheureusement un grand nombre de leurs pays ont été, depuis quelques siècles, envahis par l'impérialisme qui leur a imposé un système colonial ou semi-colonial. Les impérialistes ont pillé sans bornes le fruit du travail des peuples coloniaux et semi-coloniaux et ont cruellement réprimé toute résistance de leur

part. C'est en raison de ce fait seulement que les peuples, et en particulier, la classe ouvrière de ces régions, ont été plongés dans l'abîme de la famine perpétuelle, de la mort et de l'obscurantisme.⁶

Ainsi, par elle-même, la civilisation occidentale ne représente pas grand chose et son avance technique et matérielle n'est que le fruit de l'exploitation des autres peuples. Or, nous avons pu constater à plusieurs reprises que cette idée, avec des nuances diverses, vivait dans la conscience d'une partie au moins de la jeunesse des pays que nous avons traversés en Asie qui la trouve ainsi exprimée en clair et dans un langage pseudo-scientifique par la propagande chinoise. Il n'y a aucun doute à ce sujet : dans sa majorité, la jeunesse asiatique, tout au moins celle qui ne se livre pas au style de vie américain, cherche, dans la civilisation occidentale, le secret de la puissance et rien d'autre.

Un fait illustrera ce que nous venons de dire. Nous avons essayé de savoir quelles raisons poussaient un assez grand nombre d'étudiants de Taiwan à s'expatrier aux Etats-Unis et nous en avons trouvé deux. La certitude de gagner davantage d'abord ; ensuite, l'espoir que peu à peu les Chinois arriveraient à représenter une force technique et scientifique dont le gouvernement de Pékin ne pourrait que tenir compte. La science et la technique occidentales au service des pays asiatiques et de leur civilisation, toujours jugée en son fond supérieure : telle est la constante psychologique que nous avons rencontrée un peu partout.

Ce sentiment, plus vécu peut-être qu'exprimé, a un *prolongement politique immédiat* : la revendication de la nature asiatique des pays de cette région et, par conséquent, d'une politique asiatique qui soit vraiment indépendante de la politique occidentale, même si elle coïncide avec sur tel ou tel point. Nous débouchons ainsi sur le concept qui rencontre de plus en plus d'audience, à savoir le concept d'*indépendance*. Il y a là une donnée qu'il faut prendre au sérieux si l'on veut saisir quelque chose de l'évolution de la situation en Asie du Sud-Est.

Les peuples de ce grand et ancien continent ont désormais accédé au plan politique. Or, la valeur politique par excellence, ce n'est pas la démocratie à la manière occidentale, mais bien l'indépendance, c'est-à-dire la liberté du corps politique dans son en-

⁶ Cité dans "Le Marxisme et l'Asie, 1854-1964", par Hélène Carrère d'Encausse et Stuart Schram, A. Colin, 1965,, p. 379. Cet ouvrage remarquable est indispensable à tout travail sur l'Asie moderne.

semble. L'idéal de la liberté individuelle est un produit de l'histoire européenne et qui n'a pu se manifester qu'en passant d'abord par le stade de la liberté politique. Cet idéal ne parle pas beaucoup aux peuples asiatiques, dont l'âme a été forgée dans un tout autre climat que le climat européen. En revanche, l'indépendance politique est plus ressentie comme valeur car elle correspond à une promotion des civilisations sans pour autant signifier celle de l'homme individuel. Il reste que la proclamation de cette dignité par la Chine face aux anciennes nations colonialistes ne peut que rencontrer un sentiment favorable dans les peuples asiatiques et, plus spécialement, dans les couches jeunes et progressistes de ces peuples.

Il y a plus. En se faisant le champion des nationalismes du XXème siècle, la Chine leur montre comment leur assurer le triomphe par celui de sa Révolution. A ses yeux, en effet, la victoire de la démocratie populaire intéresse tous les pays qui, d'une manière ou d'une autre, sont encore liés aux Puissances occidentales. Elle les intéresse à plusieurs points de vue.

En premier lieu, de par la situation géographique, historique et culturelle de la Chine qui la lie aux autres peuples de l'Asie du Sud-Est d'une manière tout à fait particulière :

La révolution de démocratie populaire en Chine, est-il dit dans une brochure de propagande, a déjà remporté une victoire grandiose, une victoire ayant une signification historique mondiale. A l'avenir, la victoire de la révolution chinoise influera non seulement sur le destin de toutes les nationalités composant le peuple chinois, mais aussi sur l'ensemble du monde, ET NOTAMMENT SUR LE DESTIN HISTORIQUE DU PEUPLE DE L'ENSEMBLE DES AUTRES NATIONS D'ORIENT . . . La Chine seule a déjà une population de 475 millions, ce qui constitue en gros 1/5ème de la population de 2,250 millions de la terre entière et 4/10ème de la population de l'Asie, qui est de 1.200 millions. En outre, au point de vue géographique, la Chine se trouve précisément au milieu, et un grand nombre de pays asiatiques ont des frontières communes avec elle. Au point de vue historique, tous les pays ont eu dans le passé des relations prolongées avec la Chine. Au point de vue de la culture la littérature et les moeurs sociales de tous les pays sont également semblables à celles de la Chine. Qui plus est, les Chinois a l'étranger constituent partout un pourcentage élevé de la population. . .⁷

Ensuite, par l'encouragement que la victoire chinoise procure à tous ceux qui sont épris d'indépendance nationale :

En conséquence de la victoire chinoise, tous les peuples d'Orient ont été grandement encouragés, leur confiance dans la victoire finale a encore été renforcée, et la guerre de libération se déploie de façon encore plus fulgurante.⁸

⁷ Ibid. pp. 389-390. Ce texte, comme la suivant, est extrait d'une brochure chinoise publiée en décembre 1950 et réimprimée en janvier 1952, à Shanghai, Commercial Press. C'est la forme révisée dont nous donnons la traduction d'après l'ouvrage déjà cité.

⁸ Ibid., p. 390.

Enfin, par l'exemple adapté que propose la Chine. C'est la théorie bien connue dite de la "voie chinoise", selon laquelle le chemin de la Chine convient parfaitement à l'arrière-plan social et économique des pays d'Orient. M. Wickremasinghe, de Ceylan, l'exprimait avec concision: "Le présent de la Chine, c'est l'avenir de Ceylan".

On peut penser que la plupart des peuples asiatiques ne sont pas décidés à prendre la "voie chinoise" et même que, de toute façon, ils ne la; prendront jamais *dans son originalité*. Le gouvernement de Pékin s'en doute d'ailleurs, et c'est pourquoi, sans abandonner ses théories de la guerre de libération, il en appelle déjà à une nouvelle stratégie révolutionnaire. Celle-ci s'est développée peu à peu, au cours des Séminaires afro-asiatique d'Economie qui se sont tenus à Pyongyang, en juin 1964 et à Alger en février 1965. Le thème de la propagande chinoise n'a pas été la guerre de libération, mais la *nationalisation* des entreprises occidentales qui mettent en valeur les richesses naturelles des pays anciennement colonisés, mines, pétrole, métaux, etc. Le fond du raisonnement est simple et réaliste: l'indépendance politique, déjà acquise dans le principe, ne peut se parfaire que par l'indépendance économique; mais celle-ci n'est possible que si les richesses naturelles d'un pays lui reviennent et sont exploitées par lui-même et pour lui-même. D'où la politique économique de "self-reliance" et d'aide mutuelle, fondée sur les capacités et les possibilités des peuples.⁹

Une telle vue des choses est susceptible de suggérer des programmes d'action à des mouvements révolutionnaires qui ne seraient pas nécessairement communistes et qui trouveraient un appui jusque dans les bourgeoisies nationales. En tout cas, il ne fait aucun doute que cette idée de nationalisation gagne du terrain. Les mesures économiques de l'Indonésie sont bien connues. Il faut maintenant ajouter le cas de la Birmanie qui vient de procéder à la nationalisation de l'enseignement moyen et secondaire. Sans bruit, la chose est faite et désormais tous les élèves sont automatiquement soumis au programme d'éducation socialiste dont l'esprit s'origine dans la déclaration du Conseil Révolutionnaire du 30 Avril 1962: "La vie birmane et le socialisme". Il y a là un exemple à méditer, quand on veut réfléchir à l'influence chinoise.

⁹ On se reportera au discours que M. Nan Han-chen, Président du Comité chinois pour la Promotion du Commerce International, a prononcé le 23 Février 1965 à Alger.

3. La seconde originalité importante du marxisme chinois réside dans *l'accent qu'il met sur l'homme* comme créateur du devenir, la technique et les moyens matériels de la puissance étant mis au deuxième rang. Les déclarations à ce sujet sont innombrables et c'est un leit-motiv, mais aussi une pratique, de la vie courante. Certes, le marxisme ne respecte pas l'homme et sa liberté personnelle, mais nous avons déjà remarqué que ces valeurs typiquement occidentales étaient, dans l'ensemble, peu ressenties en Asie. Par contre, il est traditionnel, dans les grandes civilisations asiatiques, de ne pas épargner la peine et l'effort des hommes : les techniques d'exploitation de la nature en témoignent éloquemment. Une telle conviction de la primauté de l'homme, même si elle est faussée dans le marxisme, touche quelque chose de vrai, aisément compréhensible par un chacun. Elle appelle au sacrifice, au travail, à l'austérité, mais elle est apte à forger des peuples rudes et sur lesquels on peut compter. Et ainsi, un tel appel sera entendu des meilleurs beaucoup plus que l'appel au bien-être matériel. Il manifeste, en tout cas, un sens profond de la psychologie humaine.

A ce sujet, une réflexion s'est imposée à notre esprit à la faveur des contacts pris pendant le voyage et certains Japonais cultivés ne l'ont pas trouvée dénuée de fondement. Nous sommes enclin à penser que la Chine, lorsqu'elle aura construit une économie nationale moderne, ne se laissera pas aller à la frénésie technique que l'on rencontre au Japon pour la raison bien simple que la morale, telle qu'elle est comprise, sera toujours au-dessus des conquêtes techniques. Cette morale pouvait être, hier, celle de Confucius ou de Lao-Tse ; elle est aujourd'hui celle de Mao Tse-toung ; elle sera autre demain ; mais elle aura toujours plus de valeur que n'importe quoi.

Telle qu'elle est comprise et utilisée par la Chine actuelle, cette primauté de la morale signifie simplement que la pauvreté et le manque de bien-être matériel ne sont pas une honte et un dés honneur, mais plutôt un titre de gloire du moment que demeure un peuple courageux et fort, capable de forger son destin par lui-même. C'est toute l'optique des pays "sous-développés" et du "développement" qui se trouve ainsi mise en question et le monde occidental ferait bien d'y prendre garde s'il ne veut pas un jour se voir dépassé. Lorsque les Chinois emploient ce terme de "sous-développé", ils prennent bien soin de le mettre entre guillemets pour indiquer clairement qu'il appartient à un univers mental occidental, polarisé par le bien-être, et que, de ce fait, il comporte une nuance

péjorative. Pour leur part, ils préfèrent parler de l'Asie nouvelle (ou de l'Afrique nouvelle), par quoi ils entendent le fait, pour les peuples de ces continents, de prendre leurs destinées en mains. De même en économie; sans oublier l'élévation du niveau de vie, ils préfèrent parler d'indépendance économique. Et ils ne promettent aucun miracle, mais font appel au travail, à l'effort et à la solidarité, bref à *l'homme conscient de sa dignité de citoyen*. Ce faisant ils éveillent cette conscience et cette fierté, même si par ailleurs leurs méthodes ne sont pas toujours avouables.

Un tel langage ne peut que pénétrer dans les esprits, et nous avons constaté plusieurs fois comment il était reconnu par beaucoup comme plus humain que le langage occidental. Cette expérience nous rappelait chaque fois un fait appartenant cette fois à la Révolution algérienne. Lorsqu'on faisait remarquer à un révolutionnaire ou même à un algérien cultivé que la situation économique de l'Algérie serait pire après le triomphe du Front de Libération Nationale qu'elle n'était avant, il répondait invariablement: "Nous le savons bien; mais là n'est pas la question. Pour nous, il s'agit de dignité humaine". Tout est là. On se demande parfois comment il peut se faire que le communisme recrute des adeptes en assez grand nombre, et, parmi eux, des militants dont il faut savoir reconnaître le dévouement et la générosité. Il y a la force et la terreur, c'est vrai. Mais elles n'expliquent pas tout. Il y a aussi cet appel à la dignité sur lequel nous avons voulu insister parce qu'il nous paraît capital. Et le jour où des peuples n'ont plus rien à perdre, cet appel est facilement entendu.

CONCLUSION

1. A notre sens donc, l'influence chinoise, non mesurable, mais indéniable, à peine naissante peut-être, déborde amplement le cercle des partis communistes "frères" et les mouvements révolutionnaires. Plus souterraine qu'affichée et visible, elle atteint les jeunes intelligences et les hommes qui désirent, pour leur pays, une indépendance réelle. Elle tient à ce *fond de très ancienne civilisation* qui reparaît dans le marxisme des dirigeants chinois actuels et qui reparaitra de plus en plus à mesure que l'on s'éloignera des débuts de la Révolution victorieuse. C'est pourquoi nous pensons que l'influence chinoise ne fait que commencer. Cette civilisation est profondément humaine, jusque dans ses fautes et ses excès, mais son humanisme est différent de l'humanisme européen. C'est celui d'un monde rural et non urbain, agricole et non industriel, socialisé

et non individualiste, toute pétrie d'une raison qui ne va pas aux choses comme la raison européenne. Plus sensible aux harmoniques de l'existence, aux accords et aux désaccords, qu'au calcul, la raison chinoise informe une sensibilité très fine dont le domaine propre est constitué par les rapports sociaux et la vie au contact d'une nature grandiose.

Cette civilisation agricole s'exprime désormais dans un grand Etat qui se pense comme une Puissance mondiale et met au service de son Project une intelligence peu commune. Cet Etat, en particulier, est devenu le porte-parole d'un continent qui revendique sa place dans l'histoire du monde. Le secret de son influence est là. A cette lumière, la guerre au Viet-Nam prend toute son importance. Si elle se soldait par la défaite des Etats-Unis—qui pourrait être plus politique que militaire—elle serait le second acte d'un drame dont le premier fut la victoire de Japon sur les Russes au début de ce siècle. Dans ce cas, l'Asie se verrait débarrassée de son complexe d'infériorité et de ce qu'elle considère comme une humiliation séculaire. Elle appartiendrait aux Asiatiques et la perte de face des Etats Unis comme de la Russie signifierait le triomphe de la Chine.

Tout cela est clairement affirmé dans la revendication chinoise par excellence qui est celle de l'importance mondiale des continents à civilisations agricoles. L'épicentre de l'évolution de l'humanité n'est plus des pays industrialisés et riches de l'Occident et de l'Amérique du Nord, mais bien les pays agricoles et pauvres. Dans son discours à l'Académie des Sciences Sociales Aliarcham, M. Peng Tchen a longuement développé ce thème, faisant sienne une déclaration de M. Aidit :

L'Asie, l'Afrique et l'Amérique Latine sont les campagnes du monde pris dans son ensemble, tandis que l'Europe et l'Amérique du Nord en constituent les villes¹⁰

2. Toutefois, l'influence de la Chine rencontre des obstacles et en cela même qui la favorise. De quelque nature que soit son régime, un grand Etat, s'il attire, exerce aussi un effet de répulsion qui commence par le sentiment de *méfiance*. La Chine de Pékin attire, par la qualité de sa civilisation et tant que l'on peut voir en elle le champion de la renaissance asiatique. Mais elle engendre la maffiance car chacun sait où conduit le désir de puissance et d'hégémonie. Et le désir d'indépendance des jeunes nations jouera

¹⁰ Cf. pour le texte intégral en français, "Pékin-Information", No. 24, 14 Juin 1965, p. 12.

—et joue déjà—aussi bien contre la Chine que contre les Puissances occidentales actuelles.

A quoi il faut ajouter le fait du régime de démocratie populaire. Si le marxisme chinois présente des caractères qui trouvent des échos dans l'Asie du Sud-Est, il n'en demeure pas le communisme en Asie, c'est-à-dire le danger aux portes. Comme le disait un homme politique philippin, la Russie ne présente pratiquement plus de danger maintenant; c'est la Chine, plus proche du pays, qui la relaie.

Mais il faut distinguer ici entre les gouvernements et les peuples. Les premiers peuvent être anti-communistes d'une manière absolue et par principe. Mais les peuples, *s'ils sont dans l'ignorance* de la véritable nature du communisme, et *s'ils sont conscients d'injustices sociales* diverses peuvent être un terrain favorable à l'influence communiste. Du jour où il a le sentiment qu'il ne peut plus rien perdre, un peuple est capable de se lancer dans n'importe quelle aventure.

En définitive, l'influence de la Chine populaire, que est inévitable, dépendra de la conscience et de la capacité des gouvernements en place dans la solution des problèmes sociaux et dans leur volonté d'indépendance réelle par rapport à toute autre Puissance. Mais aussi du sérieux de l'éducation qu'ils auront eu le courage de donner à leurs peuples. Ceux qui accompliront ces tâches pourront entrer en relations avec la Chine sans y perdre leur originalité et sans devenir des satellites. Les autres courent le risque de se voir un jour débordés par le dynamisme du continent chinois qui n'en est qu'à ses débuts.

Toulouse le 1er Août 1965.